CONVERSATION

ENTRE

MESSIEURS

RAYNAL ET LINGUET,

SUR LA NATURE ET LES AVANTAGES

DES DIVERS GOUVERNEMENTS;

Tenue à l'occafion des Etats-Généraux de la France.

Sous l'Egide des Loix, enfin raffemblez-vous;
Que l'Homme en liberté raifonne, agiffe & penfe.



A BRUXELLES.

1789.



AVERTISSEMENT
DE L'ÉDITEUR.

Il est assez inutile de rechercher où a été tenue cette Conversation entre deux Ecrivains connus. Quand elle seroit supposée, il est constant qu'elle est généralement conforme à ce qu'on lit dans leurs Ouvrages : quelques passages précédés d'un astérique (*) sont également dans leurs principes, si l'on peut craindre qu'ils ne soient pas sortis de leurs bouches ou de leurs plumes, bien véritablement. Au reste, on sait que Me Linguet voyage beaucoup, de Vienne à Bruxelles, de Bruxelles à Londres & à Paris. Le grand-âge de M. Raynal semble le fixer à Marseille, à la vérité ; mais ce n'est pas une raison de penser qu'il n'ait pu en sortir

pendant quelques jours, pour se rapprocher de Paris, & que M.e LINGUET n'ait pu le rencontrer là, ou ailleurs. Il a bien rencontré d'autres personnes qu'il vouloit éviter, & notamment à la descente du Pont-Neuf, certain Imprimeur de Province, avec lequel il a eu des démêlés qui ont attiré sur leurs pas la multitude On nous a communiqué une Lettre qui lui a été écrite de Paris, par cet Imprimeur à l'occasion de cette rixe, dont nous ignorons qu'elle fut la suite. Nous croyons que le Public verra avec quelque intérêt cette Epître familière propre à jetter de nouveaux jours, sur le caractère & la vie de Me LINGUET, la Voici:

LETTRE d'un Imprimeur de Province à M. LINGUET, étant à Paris.

Paris, 22 Juin 1789.

J'APPELE ce matin, de M. Linguet, bouillant & emporté, que j'ai vu autrefois jettant rudement sur un plancher, en ma présence, un petit chien qu'il aimoit, & qu'il s'efforça envain de rendre à la vie tout aussi-tôt; j'appèle de ce Linguet là, vif & violent, au Linguet compatissant l'instant après, pour m'expliquer avec lui sur l'algarade bien étonnante & bien indiscrette à tous égards, qu'il m'a faite, il y a deux jours, lorsqu'un mouvement du cœur me porta vers lui sur le Quai des Augustins, après douze à quinze ans d'absence & d'éloignement.

Comment se fait-il que M. Linguet se soit échappé à me traiter de *Dr...*, de *Gr...*, à me crier d'une voix de palais, & comme en pleine audience, de me retirer & de ne le pas suivre, ou qu'il me donneroit des coups de canne, en faisant le signe malhonnête & emporté d'en avoir l'intention, tout cela sans explication, sans préliminaires, lorsque je l'abordois très-civilement ?

M. Linguet me doit des égards & de la reconnoissance, plutôt que des injures. Il l'a avoué lui-même dans des Lettres multipliées que j'ai conservées, dans des billets où il me demandoit un peu honteusement de l'argent, & fix francs à la fois, de sa chambre à mon cabinet. Il sait qu'il a été logé chez moi, sans payer un sou, pendant dix-huit mois; que notre maison a perdu considérablement sur ses premiers Ouvrages restés invendus;

& comme il l'écrit lui-même, *étouffés au berceau*; qu'elle a perdu toutes ses avances sans en rien retirer, ou presque rien. Quand frappé par la foudre ministérielle sur un faux apperçu, reconnu depuis pour ce qu'il étoit par le même ministère, j'ai cru avoir besoin un jour, de me fixer en pays Etranger; ce n'étoit pas un secours d'argent que je demandois à M. Linguet; c'étoit son appui dans une Cour, dans une Ville où il avoit des amis, ou étoit présumé en avoir; c'étoit une simple recommandation qu'on accorderoit à l'homme qu'on auroit à peine connu; il est pourtant vrai que, dans cette circonstance, ni dans aucune autre, depuis sa sortie de notre chaumière de Province, M. Linguet ne nous a rendu le plus léger service; & je pourrois citer une époque de malheur dans ma famille, faite pour exciter l'attendrissement de tous les cœurs, sur laquelle il ne marqua pas même sa sensibilité à ma sœur, qui sollicitoit ses soins: à moi-même, M. Linguet ne m'a point répondu, quand je lui ai écrit à Bruxelles, & lui ai communiqué le besoin que je pressentois de me fixer dans la Capitale du Brabant où il faisoit alors un Journal.

Si on s'étoit plaint de cette ingratitude dans quelqu'Ouvrage, où d'ailleurs on eût tâché d'être exact & de remplir le rôle d'Historien de la vie d'un Homme de Lettres, avec franchise & décence; cet Ouvrage, cette *Notice sur la vie de Linguet*, quel qu'en fût l'Auteur, seroit-elle de moi, ce que je ne dis pas, ne seroit pas un Libelle; car on n'y verroit point percer la haine, ni la calomnie, mais l'amour de l'Homme de Lettres dont on regrette l'oubli & l'ingratitude, peut-être encore seroit-il plus prudent, M. Linguet, si cet Auteur

de quelque *Notice* que ce fût, vous étoit connu; de ne pas l'aigrir davantage; & pourroit-on penser qu'il n'a pas dit tout ce qu'il pouvoit savoir; qu'il a en sa possession des moyens de le dire & de le redire au Public, autant de fois qu'il le voudra; & que des coups de canne même présentés par un Baron Allemand, n'en imposent qu'à des Allemands stipendiés & bien disciplinés; mais non pas à des Français libres, qui les rendent bien amplement aux êtres foibles & chétifs qui les offrent si indiscretement, quand ils ont reçu de la Nature la tournure & la force qui ne fait pas craindre qu'on les refuse.

Voilà ce que j'ai à dire à M. Linguet : peut-être l'instant de l'emportement sera-t-il passé, quand il recevra cette Lettre, & le trouvera-t-elle au désespoir de s'être livré à mon égard à des excès capables de faire rougir un Homme du Peuple. En tout cas, s'il ne revient à résipiscence, je le préviens que je chargerai dans les vingt-quatre heures, un Procureur de ma défense. Le moins qui pourra en résulter, car j'ai des témoins en nombre, sera un éclat scandaleux pour la modération si connue de M. Linguet, & la publicité de cette Lettre s'ensuivra: je sais que Me. Linguet sait fort bien répondre; qu'il aime même l'éclat & la célébrité; qu'il en rcherche avidement les occasions; mais il ne trouveroit pas la célébrité de l'espèce qu'il ambitionne, dans l'anecdote de son séjour à Abbeville, dans sa correspondance avec M.... avec.... M. Linguet trouvera donc plus prudent de me forcer au silence par d'autres manières moins Allemandes, & me rendra justice en présence des personnes devant lesquelles il m'a offensé par les mots de *Dr....* de *Gr......*, qui *a fait un Libelle contre lui.* J'ose espérer

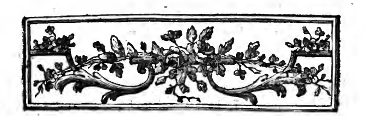
encore qu'il ne me forcera pas à me la faire rendre par les Tribunaux d'un pays que j'habite, que je n'ai point quitté, où je n'ai point préconisé le despotisme, où je n'ai point conseillé la banqueroute nationale, &c. & qui me doit sa protection, pour le moins, autant qu'à lui.

Je ferai comme fera M. Linguet;

Son très-humble, &c.

D.....

CONVERSATION



CONVERSATION
ENTRE MESSIEURS
RAYNAL ET LINGUET.

LINGUET.

M. RAYNAL a donc envoyé ſon cahier aux Etats-Généraux?

RAYNAL.

On m'a fait parler : on a extrait mes ouvrages ; & voilà comme j'y ai paru. J'y ſuis entré par morceaux, comme d'autres en vouloient ſortir. Et vous M. Linguet, vous y avez aſſiſté en perſonne, m'a t'on dit ; vous vous y êtes mêlé parmi les Députés, & vous avez eu la diſgrace ..

LINGUET.

On m'y a mal connu, mal jugé. On ne ſavoit pas que j'étois l'Auteur de la brochure : *ſeroit-il trop tard ?*

RAYNAL.

Qu'eſt-ce que cet Ouvrage ? Je ne le connois pas ?...

LINGUET.

Une brochure de quarante pages, où j'exortois les Ordres à la concorde...

RAYNAL.

Et comment cela ?...

LINGUET.

En conſeillant au Tiers, d'accorder tout ce que les deux autres Ordres lui demandoient; mais *ſans tirer à conſéquence pour l'avenir*.

RAYNAL.

Bien trouvé, aſſurement ! l'expédient à imaginer n'étoit pas difficile ! mais vos principes ſont connus, vous avez malheureuſement montré dans vos divers écrits, que vous étiez loin d'aimer la Démocratie. On ſait que le Gouvernement des Sultans vous a toujours plû davantage ; le ſorbet a pour vous plus d'attraits que le pudding.

LINGUET.

C'eſt que le Gouvernement le plus heureux, eſt celui du Prince le plus abſolu, juſte, ferme & éclairé.

RAYNAL.

C'eſt à dire que vous croyez le deſpotiſme le plus heureux, le meilleur des Gouvernemens, & les Peuples de l'Aſie, les plus fortunés du Globe.

LINGUET.

Mais les Peuples de l'Aſie & du Midi, ne ſont point ſoumis au deſpotiſme! Comme ſi les deſcendans des Scythes, des Huns, des Tartares, c'eſt-à-dire, des plus libres des hommes avoient pû tout d'un coup, en conſervant leurs mœurs, les Loix & toutes les Coutumes de leurs Sauvages ancêtres, devenir des eſclaves efféminés, & paſſer, ſans changer de Gouvernement, de la plus honorable indépendance, à la plus flétriſſante ſervitude! on ne ſauroit en vérité concevoir à quel point les Gens de Lettres, ont à cet égard prodigué les ſophiſmes & multiplié les impoſtures.

RAYNAL.

Le paradoxe eſt étrange! Certainement toute l'Aſie eſt ſous le deſpotime; mais en Turquie, en Perſe, c'eſt le deſpotiſme de l'opinion par la Religion; à la Chine, c'eſt le deſpotiſme des Loix par la raiſon. Chez les Mahométans, on croit à l'autorité divine du Prince: chez les Chinois, on croit à l'autorité naturelle de la Loi raiſon-

née : mais quel a été & quel eſt chez toutes les Nations l'effet d'un deſpotiſme civil ? la baſſeſſe & l'extinction de toute vertu. L'expérience de tous les âges, a prouvé que la tranquillité qui naît du pouvoir abſolu, refroidit les eſprits, abat le courage, éteint le génie, jette une Nation entiere dans une léthargie univerſelle... S'il n'y a ſous le Ciel, aucune Puiſſance qui puiſſe changer mon organiſation & m'abrutir, il n'y en a aucune qui puiſſe diſpoſer de ma liberté.

LINGUET.

Eh ! qu'eſt-ce donc que la liberté ? on en diſtingue de deux ſortes, l'une naturelle, l'autre civile ou politique. La premiere eſt une indépendance abſolue : c'eſt celle d'un Lion, d'un Taureau ſauvage dans les forêts. La ſeconde eſt pour l'Homme une véritable chimère : qui dit une liberté civile, ſuppoſe des êtres ſubordonnés à un Gouvernement quelconque ; or, liberté & Gouvernement ſont deux choſes auſſi diſparates, auſſi incompatibles, auſſi eſſentiellement différentes que vie & mort, maladie & ſanté, joie & douleur Quelle eſt la nature du Gouvernement ? C'eſt de commander ? Qu'elle eſt celle de ſa liberté ? C'eſt de ne pas obéir : il réſulte donc que des êtres libres ne peuvent pas être

gouvernés, & que tout être qui gouverne n'a point affaire a des êtres libres.

RAYNAL.

Entendons-nous, Monfieur, la Liberté eft la propriété de foi. Je diftingue trois fortes de libertés, liberté naturelle, liberté civile & liberté politique. C'eft-à-dire, la liberté de l'Homme, celle d'un Citoyen & celle d'un Peuple. La liberté naturelle, eft le droit que la nature a donné à tout homme de difpofer de foi à fa volonté. La liberté civile eft le droit que la Société doit garantir à chaque Citoyen, de pouvoir faire tout ce qui n'eft pas contraire aux Loix. La liberté politique eft l'état d'un Peuple qui n'a point aliéné fa fouveraineté, & qui fait fes propres Loix, ou eft affocié en partie à la légiflation, d'où vous voyez que liberté civile & Gouvernement peuvent & doivent s'accorder.

LINGUET.

Chimères! pures chimères! quoi! l'homme eft libre dès qu'il a pu faire tout ce que la Société n'a point trouvé de contraire aux Loix qu'elle lui à prefcrites? mais un cheval fellé, bridé, ferré, eft donc libre auffi, lors qu'il n'exécute que tous les mouvemens qu'exige la main ou le talon du Cavalier! Il eft donc libre, lorfqu'il n'obéit qu'aux Loix que lui prefcrit fon Ecuyer?

Il n'y a point, & il ne peut y avoir dans le Monde de liberté civile : ces deux mots ne peuvent se concilier ; la liberté est la destruction de l'obéissance ; celle-ci n'est composée que de sacrifices, elle ne peut donc jamais sympatiser avec l'autre qui ne subsiste que de jouissances.

Le Peuple le plus libre est celui oú la propriété des biens est la plus respectée, où il y a le ~~plus de barrières & de~~ plus puissantes contre l'oppression, où tout le Gouvernement tend à protéger ses Citoyens : le Peuple le plus esclave au contraire est celui où la personne de chaque Homme isolé, est le plus comptée pour rien, où l'oppresseur adroit est sûr du succès, où tout est hérissé des formes qui encouragent, & assurent les usurpations, où enfin le Gouvernement est par essence ennemi des Sujets, où il ne risque rien de les sacrifier, où il a des moyens certains de le faire sans danger ; or, le premier portrait convient à l'Asie, & le second ...

RAYNAL.

A qui s'il vous plaît ?

LINGUET.

A L'Angleterre ...

RAYNAL.

A L'Angleterre ! Voilà qui est bien extraordi-

naire ! J'avoue qu'il n'eſt que trop vrai que la plûpart des Nations ſont dans les fers ; la multitude eſt généralement ſacrifiée aux paſſions de quelques oppreſſeurs privilégiés. On ne connoit guères de région où un Homme puiſſe ſe flatter d'être le maître de ſa perſonne, de diſpoſer à ſon gré de ſon héritage, de jouir paiſiblement des fruits de ſon induſtrie. Dans les contrées même les moins aſſervies, le Citoyen dépouillé du produit de ſon travail, par les beſoins ſans ceſſe renaiſſans d'un Gouvernement avide ou obéré, eſt continuellement géné ſur les moyens les plus légitimes d'arriver au bonheur ; partout des ſuperſtitions extravagantes, des coutumes barbares, des loix ſurannées étouffent la Liberté ...

LINGUET.

Mais au moins le bonheur politique, le plus ſolide ſe trouve-t-il en Aſie. La jouiſſance aſſurée pour chaque particulier, de ſon bien, de ſon exiſtence phyſique & morale, n'exiſte que ſous l'Empire de ces Princes que nous avons flétris par des noms ignominieux :

RAYNAL.

Elle n'exiſte que dans les pays où le Prince règne par la juſtice, dans les pays où ſon auto-

rité a pour principes, pour mesure & pour règle des loix fondamentales, & immuables, dont la garde est confiée à des Corps de Magistrature éclairés & nombreux. Là les ennemis du Souverain se montrent les ennemis de la Nation : là ils se trouvent arrêtés dans leurs projets par toutes les forces de la Nation, parce qu'en s'élevant contre le Chef de l'Etat, ils s'élèvent contre les Loix, qui sont les volontés communes & immuables de la Nation.

LINGUET.

Et voilà précisément ce qui manque aux Gouvernements de l'Asie, & les rend plus parfaits. Point de cette multiplicité de pouvoirs qui rend le vrai despotisme si dangereux ; point de cette multitude de Droits & d'Ordonnances, qui font que ce qui est juste aujourd'hui, ne le sera pas demain ; point de ces décombres d'une Puissance antérieure qui fatiguent le Trône & le font chanceler ; point de ces prétendus Gardiens du Peuple, qui ne songent qu'à augmenter leurs priviléges en feignant de réclamer les siens, & qui ne le défendent que quand on ne les paye pas assez cher pour l'abandonner. Après un mûr examen, je ne vois point jusqu'ici de Nation sur la Terre chez qui la Justice soit plus égale, les Loix plus respectées, & le nom D'HOMME, en

général, plus confidéré dans la portion des êtres qui le portent, la plus nombreufe & la moins fujette à le déshonorer.

RAYNAL.

Eh! Monfieur, à Conftantinople, le Sultan peut tout, excepté augmenter fes revenus. Il eft réduit à livrer l'Empire aux vexations de fes délégués, pour les dépouiller enfuite eux-mêmes de leurs brigandages. Où trouverez-vous le nom d'Homme refpecté dans les Efclaves du Defpote? Là, que font-ils ces Hommes? Leurs regards contraints n'ofent fe lever vers la voûte des Cieux: ils manquent également de lumieres pour voir leurs chaînes, & d'ame pour en fentir la honte. Eteints dans les entraves de la fervitude, leur efprit n'a pas affez d'énergie pour faifir les droits inféparables de leur être. On pourroit douter fi ces Efclaves ne font pas auffi coupables que leurs Tyrans, & fi la Liberté a plus à fe plaindre de ceux qui ont l'infolence de l'envahir, que de l'imbécillité de ceux qui ne favent pas la défendre.

LINGUET.

A vous entendre, Monfieur, l'Afie entiere eft un grand parc rempli de brebis timides, qui n'ont pour Bergers que des Lions affamés. Elles

se laissent toutes dévorer l'une après l'autre sans résistance : elles mettent même leur gloire à devenir la pâture de ces monstres cruels....

RAYNAL.

On conçoit comment des Citoyens amollis achetent tous les jours par le sacrifice de leur liberté, les douceurs & les commodités de la vie auxquelles ils sont accoutumés dès l'enfance. Mais que des Peuples à qui la Nature brute offroit plus de bonheur que la chaîne sociale qui les unissoit, restassent tranquillement dans la servitude ... Voilà ce qui seroit incompréhensible, si l'on ne savoit combien l'habitude & la superstition dénaturent par-tout l'espece humaine. Les Péruviens, tous les Péruviens sans exception, sont un exemple de ce profond abrutissement, où la tyrannie peut plonger les hommes. Ils sont tombés comme les Peuples de l'Asie dans une indifférence stupide & universelle. Les richesses, les honneurs, ne les tentent point : tous les ressorts de leur ame sont brisés : ils s'enyvrent, ils dansent ; voilà tous leurs plaisirs quand ils peuvent oublier leurs malheurs. La paresse est leur état d'habitude ; *je n'ai pas faim*, disent-ils, à qui veut les payer pour travailler.

LINGUET.

Ils en sont plus heureux ; & nos Journaliers

ſont loin d'en pouvoir dire autant. Cette multitude d'hommes contents & ſatisfaits, reſpirent l'air le plus pur, vivent dans la condition la plus douce, ne redoutent ni les impôts, ni les caprices d'un Maître éloigné, ni tous les apanages de la ſervitude...

RAYNAL.

Mais le bonheur eſt de vivre libre ſous les Loix.

LINGUET.

Cela eſt faux: en ce cas, l'Eunuque du Serrail ſeroit auſſi libre que le Citoyen de Sparte; l'un & l'autre obéiſſent aux Loix de leurs pays: ils y vivent à cette condition: ils les connoiſſent; & dès qu'ils les rempliſſent, ils n'ont rien à craindre. Des Loix! mais il y en a dans toute l'Aſie, l'Alcoran & ſes déciſions ſont une chaîne que les Sultans, les Sophis, les Mogols les plus impérieux n'oſent briſer; il n'y a donc nulle part, même en Aſie, de Gouvernement ſans Règle & ſans Loi. Quand Monteſquieu a défini le Gouvernement Deſpotique, *celui où un ſeul ſans Loi & ſans Règle, entraîne tout par ſa volonté & ſes caprices*; il a dit; à mon avis, une grande ſottiſe; il n'y a point, encore une fois, & il eſt impoſſible qu'il y ait de Prince, de Souverain, qui règne ſans Règle & ſans Loi. Pourquoi les

Sujets dans un pareil Empire obéissent-ils à un individu plutôt qu'à un autre ? A Alger même, où se trouve celui de tous les Trônes, dont la jouissance est la moins assurée au possesseur, le Dey assis sur un Siége souillé de sang de ses prédécesseurs, & qui ne peut guères manquer de l'être du sien, le Dey qui règne par le sabre avec lequel on l'a consacré, a pourtant des formes qu'il révére, & des Loix qu'il ne peut pas enfreindre.

Il donne audience à quiconque la demande ; & s'il osoit la refuser, il accéléreroit sa catastrophe ; il y auroit des plaintes ; preuve qu'il auroit violé une Loi, ou du moins une Règle.

En Turquie, personne ne peut être jugé à mort que par le Souverain ; & celui-ci ne peut faire exécuter sa Sentence, sans un Festa du Muphti. S'il est assez hardi & assez puissant pour ordonner un supplice, sans cette formalité, ce n'est pas un jugement qu'il rend, c'est un assassinat qu'il commet.

RAYNAL.

Faisons-nous, Monsieur, des idées plus justes du despotisme, d'après lesquelles nous puissions mieux apprécier vos Gouvernements Asiatiques.

LINGUET.

Eh bien ! à le définir, Monsieur, le despo-

tisme est produit par la confusion des Loix, par l'oubli des vertus....

RAYNAL.

Exposons plus en détail les degrés successifs de ses maux, & que les Peuples connoissent le profond anéantissement dans lequel ils croupissent, & dont ils sont menacés.

Au moment où s'est élevé au centre d'une Nation, le grand fantôme sur lequel on ne porte ses regards qu'en tremblant, les sujets se partagent en deux classes. Les uns s'éloignent par crainte, les autres s'approchent sans ambition, & ceux-ci se promettent la sécurité dans la conscience de leur bassesse : ils forment entre le Despote & le reste de la Nation, un ordre de tyrans subalternes, non moins ombrageux & plus cruels que leur Maître : ils n'ont à la bouche que ces mots, le Roi ; le Roi l'a dit ; le Roi le veut ; j'ai vu le Roi ; j'ai soupé avec le Roi ; c'est l'intention du Roi. Ces mots sont toujours écoutés avec étonnement, & finissent par être pris pour des ordres souverains. S'il reste quelque énergie, c'est dans le militaire, qui sent toute son importance, & qui n'en devient que plus insolent ; & le Prêtre, quel rôle joue-t-il ? Favorisé, il achève d'abrutir les Peuples par son exemple & par ses discours. Négligé, il prend de l'humeur, il de-

vient factieux, & cherche un fanatique qui se dévoue. Par-tout où il n'y a ni loix fixes, ni justice, ni formes constantes, ni propriétés réelles, le Magistrat est peu de chose, ou n'est rien ; il attend un signe pour être ce qu'on voudra. Le Grand-Seigneur rampe devant le Prince, & les Peuples rampent devant les Grands-Seigneurs. La dignité naturelle de l'homme s'est éclipsée ; il n'a pas la moindre idée de ses droits. Autour du Despote, de ses suppôts, de ses favoris, les Sujets sont foulés aux pieds, avec la même inadvertance que nous écrasons les insectes qui fourmillent dans la poussiere de nos campagnes. La morale est corrompue ; il vient un moment où les vexations les plus criantes, les attentats les plus inouis ont perdu leur caractère d'atrocité, & cessent de révolter. Celui qui prononceroit les noms de vertu, de patriotisme, d'équité, ne seroit qu'*une tête exaltée*, expression qui décèle toujours une indulgence abjecte pour des désordres dont on profite. La masse de la Nation devient dissolue & superstitieuse : car le despotisme ne peut ni s'établir sans l'entremise, ni se soutenir sans l'étai de la superstition : car la servitude conduit à la débauche, qui console & qui n'est jamais réprimée. Les hommes instruits, quand il en reste, ont des vuës, font la cour aux

Grands & professent la Religion publique. La tyrannie menant ensuite à l'espionage & à la délation, il y a des délateurs & des espions dans tous les états, sans en excepter les plus distingués. La moindre indiscrétion prenant la teinte du crime de lèse-Majesté, les ennemis sont très-dangereux, & les amis deviennent suspects. On pense peu, on ne parle point, & l'on craint de raisonner; on s'effraie de ses propres idées. Le Philosophe retient sa pensée, comme le riche cache sa fortune; la vie la plus sage est la vie la plus ignorée; la méfiance & la terreur forment la base des mœurs générales. Les Citoyens s'isolent, & toute une Nation devient mélancolique, pusillanime stupide & muette. Voilà les chaînes & les symptômes funestes, ou l'échelle de misère sur laquelle chaque Peuple connoîtra le degré de la sienne.

LINGUET.

Le Despotisme, à mon avis, est une maladie qui saisit & tue les Empires à la suite des ravages du luxe; comme la fiévre s'allume dans les corps après les excès du travail ou de la débauche. Il n'est pas plus possible à un Royaume d'être soumis à un despotisme durable, sans se détruire, qu'à un homme d'avoir longtemps le transport sans périr.

Pendant la durée de cette fièvre politique, une frénésie incurable agite tous les membres de l'Etat, & sur-tout la tête. Il n'y a plus de rapport, ni de concert entr'eux. Les folies les plus extravagantes sont réalisées, & les précautions les plus sages anéanties. On traite avec gaieté les affaires les plus sérieuses; & les plus légeres se discutent avec tout l'appareil du cérémonial le plus grave. On multiplie les regles, parce qu'on n'en suit aucune. On accumule les Ordonnances, parce que l'ordre est détruit. La Loi de la veille est effacée par celle du lendemain. Tout passe, tout s'évanouit, précisément comme ces images fantastiques, qui, dans les songes, se succédent les unes aux autres sans avoir de réalité.

Une Nation réduite à cet excès de délire & de misere, offre en même-temps le plus singulier & le plus douloureux de tous les spectacles. On y entend à la fois les éclats de rire de la débauche, & les hurlements du désespoir. Partout l'excès de la richesse y contraste avec celui de l'indigence. Les grands avilis n'y connoissent plus que des plaisirs honteux. Les petits écrasés expirent en arrosant de larmes la terre que leurs bras affoiblis ne peuvent plus remuer, & dont une avarice dévorante desseche ou consume les fruits, avant même qu'ils soient nés. Les Villes regorgent

regorgent de malheureux. Le ſang des Sujets continuellement aſpiré par les pompes de la finance, ſe rend par fleuves dans la Capitale qu'il inonde. Il y ſert de ciment pour la conſtruction d'une infinité de palais ſuperbes qui deviennent pour le luxe autant de citadelles d'où il inſulte à loiſir à l'infortune publique.

Et il ne faut pas croire qu'au milieu de cette horrible confuſion le Deſpote jouiſſe d'une autorité bien reconnue Il n'eſt ſi jaloux de ſon pouvoir que parce qu'on le lui conteſte. Il n'eſt ſi avide de l'étendre que parce qu'on travaille à le reſſerrer.

Tout ce qui l'environne eſt plein d'établiſſements, de compagnies qui prétendent ne rien tenir de lui, & dont l'origine eſt en effet bien antérieure à la ſienne. Comme ce ſont les mots qui gouvernent les hommes, & non pas les choſes, elles ſe croient encore ce qu'elles ont été, parce qu'elles n'ont pas changé de nom. Elles revendiquent les mêmes prérogatives, parce qu'elles s'aſſemblent avec les mêmes cérémonies.

Le deſpotiſme irrité porte à ces fantômes des coups qui retombent tous ſur le Peuple Mais il s'affoiblit par les efforts même qu'il haſarde pour s'affermir. Son Trône étant établi ſur les débris de la puiſſance qu'il a ruinée, n'a qu'une baſe raboteuſe, pleine d'inégalités & de précipices.

Il le ſent vaciller ſous lui au moindre mouvement qu'il ſe donne. Pour ſe raſſurer dans ſon effroi, il ſe roidit avec plus de force ſur le terrain qu'il occupe, en même temps qu'avec le pied il eſſaye d'écarter ou d'écraſer ces inégalités qui l'inquiétent, & qui l'empêchent de ſe placer dans un parfait équilibre. Mais comme dans ſa poſition ſes efforts ne peuvent être aſſez ſuivis, aſſez puiſſants pour anéantir tout ce qui lui fait obſtacle, il ſuccombe enfin lui-même : il eſt renverſé tôt ou tard avant que d'avoir exécuté ſon projet : & il abîme dans ſa chûte la Nation qu'il a ſi cruellement tourmentée. Elle diſparoît en même temps que lui, comme la fiévre à laquelle il reſſemble ſi fort, s'évanouit avec la vie du malade.

Tel eſt le portrait reſſemblant, naturel du deſpotiſme. Tel il fut dans Rome ſous cette longue ſuite de brigands qui déshonorèrent ſi conſtamment le nom d'Empereur. Tel il fut chez une infinité d'autres Peuples, qui, avec moins de célébrité, ont éprouvé les mêmes malheurs.

Sous cette adminiſtration horrible qui eſt la caducité, la putréfaction d'un Etat, ce qui la rend à charge aux Peuples ce n'eſt pas la réunion du pouvoir dans les mains d'un ſeul homme, c'eſt au contraire ſa diſperſion dans toutes les

mains, qui soutiennent & favorisent le Tyran; c'est l'oubli des loix: c'est le défaut d'une main ferme & vigoureuse, qui assujettisse également toutes les parties de l'Etat & les empêche de se déplacer: le despotisme est si peu un Gouvernement en forme, qu'à l'instant où il existe, il n'y a plus de forme de Gouvernement. Or, ce n'est qu'après avoir passé par tous les dégrés de l'existence & de la corruption, que l'on arrive à cette époque fatale.

Eh bien! Monsieur, dans le portrait que vous avez fait du Despotisme, y a-t-il rien qui convienne aux Peuples de l'Asie? je soutiens que non. Ces Nations infiniment plus tranquilles que nous, sous un climat qui justifieroit mieux leur vivacité, sont aussi plus constantes dans leurs usages, plus modérées dans leurs passions.... – les mœurs y sont encore sévéres & le luxe inconnu.....

RAYNAL.

Le sommeil offre assez communément l'image du bonheur; & il y a de la modération & de la tranquillité aussi dans les Galères.

LINGUET.

Quels affreux préjugés! un Peuple où la volupté s'est arrêtée chez les Grands, qui ne sont jamais la partie la plus intéressante d'une Nation,

où elle se cache dans le fond des Serrails, & y vit tristement au milieu de ces bataillons d'Eunuques, serpens qui la déchirent ; un Peuple préservé du moins des énormes frais qui sont nécessaires pour acheter de si fâcheux plaisirs, chez qui l'amour de la dépendance & de la retraite, inspirés par la vertu & par l'usage, aux femmes de la Bourgeoisie, comme à celles des Patriarches, est la sauve-garde des mœurs, l'asyle de l'honnêteté, un rempart impénétrable contre le luxe, & par conséquent contre le despotisme; ces Peuples chez qui les Coutumes sont presque invariables, où les Loix établies une fois, prennent une solidité si constante, & où elles s'affermissent par le temps, au lieu d'y dépérir, comme par-tout ailleurs....

RAYNAL.

Dites plutôt, Monsieur, qu'elles s'affermissent par l'esclavage & par la superstition. De tous les systêmes politiques & religieux qui affligent l'espece humaine, il n'en est point qui laisse moins de carriere à la liberté, que celui des Musulmans ; dans presque toute l'Europe une Religion étrangere au Gouvernement, & dont les premiers pas se sont presque toujours faits à son insçu ; une morale répandue sans ordre, sans précision, dans des Livres obscurs & subscepti-

bles d'une ſeule bonne interprétation entre une infinité de mauvaiſes ; une autorité en proie aux Prêtres & aux Souverains qui diſputeront tour à tour le droit de commander aux hommes ; des Loix politiques & civiles ſans ceſſe en contradiction avec la Religion dominante, qui condamne l'inégalité & l'ambition ; une adminiſtration inquiette & entreprenante, qui pour dominer avec plus d'empire, oppoſe continuellement une partie de l'Etat à l'autre partie ; tous ces germes de trouble doivent entretenir dans les eſprits une fermentation violente. Eſt-il ſurprenant qu'au milieu de ces mouvemens, la Nature s'éveille & crie au fond des cœurs *l'Homme eſt né libre ?*

Mais ſous le joug d'une Religion qui conſacre la tyrannie, en fondant le Trône ſur l'Autel ; qui ſemble impoſer ſilence à l'ambition, en permettant la volupté qui favoriſe la pareſſe naturelle, en interdiſant les opérations de l'eſprit ; il n'y a point d'eſpérance pour les grandes révolutions. Auſſi les Turcs, qui égorgent ſi ſouvent leurs maîtres, n'ont-ils jamais penſé à changer leur Gouvernement. Cette idée eſt au-deſſus de leurs ames énervées & corrompues.

LINGUET.

Eh ! Monſieur, cette perſévérance dans le même Gouvernement, cet attachement à le con-

ſerver ne prouve-t-il pas ce que j'avance, loin de le combattre ? La longue durée des Gouvernemens de l'Aſie eſt ſeule une réponſe invincible aux imputations déshonorantes dont on oſe les noircir. L'ambition a déſolé cette partie du monde comme les autres. Les hommes ſe ſont exterminés dans ces beaux climats, de même que dans les glaces de la Norvege. Les Nations s'y ſont chaſſées, détruites ; elles ſe ſont ſuccédées les unes aux autres ; mais les maximes politiques n'ont point changé... Si ce Gouvernement avoit été en effet ce que nous imaginons, ſi on pouvoit le confondre avec cette anarchie barbare, qui ne ſe nourrit que de ſang, avec ce monſtre affreux qu'on déſigne ſous le nom de deſpotiſme, n'auroit-il pas péri dans les révolutions ? Ne ſe feroit-il pas anéanti au milieu des ſecouſſes qui ont agitée tant fois ces vaſtes contrées ? Auroit-on conſervé, comme un lien propre à produire l'amour, une chaîne terrible, faite pour l'effroi & la déſolation du genre humain ?

RAYNAL.

Des hommes libres encore & courageux ne l'euſſent pas conſervé, mais des eſclaves écraſés par la ſuperſtition, des ames énervées...

LINGUET.

Quand nos ancêtres ſortirent de leurs forêts

ſauvages pour démembrer ce coloſſe expirant de l'Empire Romain, en conſacrerent-ils les coutumes dans les pays qu'ils uſurperent ? Ils en prirent la Religion ; mais ils ſe garderent bien d'en conſerver la politique.

RAYNAL.

* C'eſt que la politique des Romains n'étoit pas comme celle des Turcs, unie inſéparablement à leur Religion ; car, puiſqu'ils en prirent la Religion, ils en auroient auſſi pris la politique, ſi elles euſſent été inſéparablement unies.

LINGUET.

C'eſt que la gangrêne du deſpotiſme avoit corrompu toutes les Provinces qu'ils s'approprioient, & les Peuples ſe trouvoient bien mieux de la groſſiereté vertueuſe de leurs nouveaux Maîtres, que de la politeſſe infecte des anciens.

Si les Arabes, ſi les Turcs, ſi les Tartares n'ont pas ſuivi la même conduite, c'eſt ſans doute parce qu'ils n'en avoient pas beſoin : ou ils trouvoient leurs propres uſages dans les contrées envahies par eux ; & alors ce n'étoit pas le deſpotiſme, puiſqu'ils ſubſiſtoient avant la victoire ; ou ils les changoient contre ceux des Peuples conquis ; & ce n'étoit point encore le deſpotiſme, puiſqu'ils ſurvivoient à la conquête.

Or, les principales Nations de l'Asie, sont dans l'un ou l'autre de ces cas : ou les vainqueurs sont régis par les Loix des vaincus, ou les vaincus le sont par celles des vainqueurs ; mais il faut remarquer soigneusement que ce sont les plus anciennes qui ont prévalu de part & d'autre, & les meilleures qui ont eu la préférence.

RAYNAL.

Ainsi, ces Sultans corrompus par une molle éducation, ces Princes ignorans, qui après n'avoir fréquenté que des Femmes, & gouverné qu'avec des Eunuques, se trouvent revêtus d'une autorité sans bornes, dont l'abus le plus inoui comble la haîne & la misere de leurs sujets, vous paroissent les liens propres à produire l'amour des Peuples....

LINGUET.

Le principe de cette administration est bien simple & bien parfait : c'est la Monarchie par essence & dans toute sa pureté. Le Sultan en est le mobile unique, comme la Divinité l'est de l'Univers ; c'est lui qui, semblable au Soleil, lance la lumiere & la vie jusqu'aux extrémités du tourbillon qui l'environne.

RAYNAL.

* Dites qu'il lance les ténébres & la mort plutôt.

LINGUET.

Les Grands souffrent du voisinage de ce Soleil; son activité brûle, endommage les objets qui en sont trop proches; mais ce n'est pas plus une imperfection dans le Gouvernement, que dans la Nature. Les Particuliers obscurs sont assez loin du Maître, pour que sa grandeur ne leur devienne pas à charge; mais ils en sont assez près, pour que leurs cris parviennent jusqu'à lui. Un avis peut perdre un Visir au milieu des gardes & des flatteurs qui l'environnent: une simple plainte est capable de lui coûter la fortune & la vie.

RAYNAL.

* Encore faudroit-il que cette plainte fût discutée & reconnue bien fondée.

LINGUET.

Ecoutez M. le Voyageur Chardin, après vingt ans de séjour en Asie: « Ce qui est principalement cause, dit-il, qu'on a traité le Gouvernement Persan de Gouvernement tyrannique; » c'est la coutume qu'on y a de passer par-dessus

» les formes de Justice, dans les procédures con» tre les Gouverneurs & les Intendans des Pro» vinces, & autres Officiers; mais le Gouverne» ment prétend qu'il ne s'en dispense que dans » certains cas, où il y auroit du danger pour » l'Etat d'agir avec les formalités & les procé» dures régulieres, comme lors qu'on envoie » exécuter sur le lieu, un Gouverneur de Pro» vince aux frontieres du Royaume, où se trou» vant à la tête d'un corps d'armée à trois à quatre » cents lieues de la Cour, il seroit dangereux » de les accuser & de les citer dans les formes: » hors de ces cas extraordinaires, vous dit Chardin, *tout se regle par le Droit Civil.*

RAYNAL.

Et le sort de tant de prédécesseurs, ou poignardés, ou étranglés, n'en instruit aucun? Comment, un Grand-Seigneur abruti dans les voluptés d'un Sérail, soupçonneroit-il que cette administration des ses Etats est détestable? Comment n'admireroit-il pas la merveilleuse justesse des ressorts, l'harmonie prodigieuse des principes & des moyens, qui tous concourent au but unique, au but par excellence, sa Puissance la plus illimitée & la servitude la plus profonde de ses sujets?

LINGUET.

Mais Chardin vous dit encore : Que *la condition* du Peuple *y est beaucoup plus assurée & plus douce* sous ce pouvoir illimité, *qu'en divers Etats Chrétiens.*

RAYNAL.

Je sais que comme en Turquie la sûreté personnelle est le partage d'un Etat abject, les familles principales tirent vanité du danger qui les menace de la part du Gouvernement. Un Pacha vous dira, qu'un homme comme lui n'est pas fait pour terminer paisiblement sa carriere dans un lit, comme un homme obscur. On voit souvent des veuves se glorifier de ce que leurs maris qu'on vient d'étrangler, leur ont été enlevés par un genre de mort convenable. C'est à ce point d'extravagance que l'homme est amené, lorsque la tyrannie est consacrée par des idées Religieuses.

LINGUET.

Mais ce que vous prenez ici pour un abus du pouvoir, de la part du Maître, n'est que l'emploi de son autorité contre des Magistrats infideles qui en ont abusé eux-mêmes. C'est si bien au Public que ces sacrifices sont offerts ; c'est si bien la Nation que le Prince veut venger & tranquilliser par ses exécutions sanglantes, qu'à chaque tête qui tombe dans le Sérail, on tire

un coup de canon. Ce bruit effrayant apprend à l'Empire qu'il y a un prévaricateur découvert & puni.....

RAYNAL.

* Qu'il y a eu un bourreau & une victime: le judicieux Chardin ne dit-il pas? "Qu'il excepte » ce qui arrive par les emportemens du Souve- » rain, contre les gens de sa Cour, avec lesquels » il ne croit pas être obligé d'agir avec les voies » ordinaires, les regardant moins comme des » Sujets, que comme ses Esclaves achetés.

LINGUET.

Après tout, un Prince ferme, dur, cruel même, comme le sont par essence les Souverains Asiatiques, est préférable à un dominateur mou, pusillanime, qui n'existe que dans sa Cour, & pour ses Courtisans: le nom de l'un est un signal d'effroi pour les oppresseurs du Peuple; celui de l'autre est un encouragement pour eux, & la caution de leur impunité; & j'ai écrit que les règnes de Néron, de Tybère, d'Alexandre VI, de Louis XI.... je n'ai pas osé dire tout ce que j'en pensois; mais les Peuples furent heureux à ces époques.

RAYNAL.

Le Peuple égorgé par son Maître, finit par

égorger aussi ses bourreaux Si un Tyran pousse trop loin les vexations & les cruautés, on demande la tête du Visir, on fait tomber celle du Despote, & tout est à sa place. C'est trop de soins d'ailleurs pour des Orientaux, que de veiller à la sûreté publique par des Loix pénibles à concevoir, à discuter, à conserver. On a bien plutôt fait de rendre le Cimeterre toujours interprête de l'Alcoran : si le Serail ne voit pas le Grand-Seigneur entrer & sortir, comme le Tyran de Maroc, une tête à la main & dégoutant de sang, une nombreuse cohorte de Satellites se charge d'exécuter ces meurtres féroces...

LINGUET.

Eh! qu'importe à la Nation le repos de ces Pachas souvent étranglés ? Ne sont-ils pas dédommagés de ces périls qu'ils aiment, & dont selon vous ils se glorifient, par les honneurs & les richesses qu'elle leur prodigue ? Si l'incertitude où ils vivent, leur devient à charge, s'ils s'ennuyent de dépendre des caprices d'un Maître, qu'ils le quittent, qu'ils viennent se confondre parmi ce vulgaire qui disparoît à leurs yeux, qu'ils aillent y chercher dans l'obscurité la satisfaction, l'indépendance & le bonheur.

RAYNAL.

La ſatisfaction, l'indépendance & le bonheur parmi le Peuple ! mais dans cet état de dégradation, que ſont donc les hommes ?

LINGUET.

Ils ſont dans les Monarchies Aſiatiques, ce qu'ils étoient dans les Démocraties anciennes qui vous ont fourni tant de panégyriques. C'eſt là que ſous l'apparence d'une gravité triſte & d'une morne peſanteur, on trouve des Peuples ſatisfaits & des Nations livrées à une joie pure & douce, des hommes dont les jours s'écoulent dans la paix la plus heureuſe, & qui ne ceſſent de bénir d'une voix unanime, l'adminiſtration admirable à laquelle ils ſont redevables de ce calme fortuné.

RAYNAL.

Ce calme fortuné eſt le ſilence d'une place prête à être occupée par l'Ennemi.

LINGUET.

C'eſt aux Grands à marquer leur ſatisfaction par des cris, par des mouvements convulſifs, par ces éclats bruyans qui les fatiguent bien plus qu'ils ne les amuſent ; mais le Peuple reſte toujours muet & tranquille, tant qu'il eſt heureux ; il ne s'agite, il ne crie, que quand il ſouffre,

Remarquez que tous les hommes qui ne ſont pas Eſclaves, jouiſſent en Aſie, chacun dans leur famille, d'un pouvoir deſpotique : ils ſont donc les plus libres de tous les êtres humains, & les plus heureux. Auſſi, en Perſe, un Bourgeois s'appèle-t-il l'*image de Dieu*, parce qu'il gouverne ſa famille, comme cet être Suprême dirige le Monde. Ainſi, tous les membres d'une Démocratie ne ſont libres, que parce qu'ils ſont tous Souverains.

RAYNAL.

Quelle étrange conformité trouvez-vous là entre les Gouvernements Démocratiques & Deſpotiques ?

LINGUET.

Il y en a une très-vraie, très-frappante, qu'aucun Auteur n'a jamais vue. Dans l'un & l'autre Gouvernement, les femmes ſe marient preſque ſans dot ; dans l'un & l'autre, les femmes & les enfans ſont Eſclaves, les collatéraux n'héritent point ; les teſtamens des morts ſont une Loi deſpotique pour les vivans ; la ſervitude eſt conſervée.

RAYNAL.

Dans la Démocratie pourtant, on n'eſt gouverné que par des Loix que le Peuple s'eſt fait à lui-même, & dans le Deſpotiſme, que par la

volonté arbitraire d'un seul ; ce qui est bien différent.

LINGUET.

Toujours la même erreur. Je vous ai déjà dit qu'il y avoit aussi des Loix en Asie, dont un seul homme, à la vérité, étoit le dépositaire; mais aussi de l'exécution desquelles il étoit seul responsable : au lieu que dans les Démocraties, quand l'interprétation de ces Loix est exigée par un Citoyen plus puissant ou plus adroit que les autres, elle donne lieu à mille troubles, qu'il n'est pas possible de prévenir, & dont on ne peut accuser personne en particulier, puisque tout l'Etat y participe; mais dans le prétendu Despotisme, la Loi est fixée invariablement.

RAYNAL.

* Je sais que toute Démocratie tend à l'Anarchie; mais dans votre Despotisme, un seul homme peut faire le mal de tout son Empire.

VINGUET.

Je l'avoue, mais il peut aussi faire le bien; & à moins qu'il n'ait perdu la raison, il le fera; c'est son intérêt : il n'y trouvera aucune difficulté; c'est même de là que dépend sa gloire, & qui plus est, son repos. Dans les Monarchies mixtes au contraire, les Hommes en place ont toujours

toujours les mains liées pour le bien ; ils n'ont de liberté que pour le mal. Le bien par exemple, seroit une réforme utile dans l'Etat ; mais il y a tant de gens qui doivent leur santé à sa langueur, que les meilleures idées trouveront de toute part des oppositions. L'Intendant d'un Seigneur obéré qui veut rappeler à son Domaine toutes les parties qu'on en a distraites, éprouve de tous côtés des obstacles. Si au contraire il favorise les usurpations, s'il est de moitié avec les pillards, *tout le monde se tait, ou l'on n'ouvre la bouche que pour le combler de bénédictions. Il en est de même dans les Monarchies mixtes, c'est essentiellement tout le contraire dans celles de l'Asie.

RAYNAL.

* Cet Intendant éprouve des obstacles pour rappeler à son Domaine toutes les parties aliénées ; il en éprouveroit peut-être moins, je le veux, à les partager, à les dissiper. Mais un Pacha qui leve dans une Province éloignée des impôts exorbitans à son profit, en impose au Peuple par la terreur, & fait ses recouvremens en silence. Le Sultan acquert-il enfin par quelque moyen la connoissance de ces concussions, il dépose le Pacha, on l'étrangle & il s'approprie ses trésors. Le Peuple est-il beaucoup soulagé ? A-

t-il moins perdu ſon argent ? Reſte-t-il moins écraſé ? „ *La nature du Deſpote eſt de n'enrichir des Eſclaves que pour les dépouiller* * .

LINGUET.

Du moins, le prévaricateur eſt puni.

RAYNAL.

* Et la Province rançonnée encore par les exactions de ſon ſucceſſeur; car le Tyran ne peut rien par lui-même; il n'eſt que le mobile des efforts que font tous ſes Sujets pour s'opprimer mutuellement. Il les entretient dans un état de guerre continuelle qui rend légitimes les vols, les trahiſons, les aſſaſſinats & les concuſſions. Ainſi que le ſang qui coule dans ſes veines, tous les crimes partent de ſon cœur, & reviennent s'y concentrer. Mais ſous le joug d'une Religion qui conſacre la tyrannie, en fondant le Trône ſur l'Autel; qui ſemble impoſer ſilence à l'ambition, en permettant la volupté; qui favoriſe la pareſſe naturelle, en interdiſant les opérations de l'eſprit, il n'y a point d'eſpérance pour les grandes révolutions. Auſſi les Turcs qui égorgent ſi ſouvent leur Maître, n'ont ils jamais penſé à changer leur Gouvernement. Cette idée eſt au-deſſus de leurs ames énervées & corrompues. La crainte y abat tous les courages.

LINGUET.

Voilà d'étranges poltrons que ces Janissaires qui conquirent la moitié de l'Asie, ces Sarrasins dont l'Empire fut plus étendu que celui des Romains, à qui nous donnons la palme du courage Guerrier ; c'étoit une singuliere lâcheté que celle de ces Partes, qui furent l'écueil des armes Romaines, dans le temps de leur plus grande prospérité. *La Religion y consacre la tyrannie*, dites-vous, *en fondant le Trône sur l'Autel.* Mais, ce n'est point par lâcheté que les Asiatiques obéissent à leur Souverain ; c'est par un principe de vertu. Ils considèrent le Prince comme l'envoyé de Dieu, le représentant de l'Être Suprême : ils croyent remplir les ordres de la Divinité, en se précipitant sans examen pour accomplir ceux du chef qui la leur retrace. Cet héroïsme de la soumission & de la générosité vaut bien assurément ces petits sacrifices que l'honneur semble arracher dans nos Monarchies, & qui dans la réalité ne sont offerts qu'à l'intérêt.

Elle favorise la paresse, cette administration, dites-vous encore, *en interdisant les opérations de l'Esprit* ; ah ! ne le croyez pas, Monsieur ; la félicité d'un Peuple ne consiste pas dans ce baladinage imposteur, qu'on nomme *Arts*, *Sciences*, &c. S'il est vrai qu'il puisse s'ap-

plaudir de ſon exiſtence, ce n'eſt que quand les Habitans de la Capitale ſe fatiguent à danſer, pendant ces trêves frauduleuſes qu'on déguiſe ſous le nom de paix : ce n'eſt pas quand des Artiſtes, des Poëtes, des Philoſophes & d'autres adulateurs de cette eſpèce, prodiguent les menſonges & les livres, pour perſuader que, quiconque leur donne des penſions eſt un Grand Homme, & que la gloire de la Nation conſiſte à leur procurer une aiſance voluptueuſe.. C'eſt quand un bras vigoureux également étendu ſur toutes les parties de l'Etat, les contient toutes invariablement dans leur place : c'eſt quand cette action ſalutaire s'exerce ſurtout, ſur celles d'en-haut, dont le voiſinage de l'amotſphere facilite la dilatation, tandis que celles d'en bas, écraſées par le poids de toutes les autres, reſiſtent aſſez d'elles-mêmes dans l'immobilité qui fait le bonheur commun Mais où voyez-vous que les Orientaux *s'interdiſent les opérations de l'eſprit ?* L'Aſie eſt le berceau de tous les Arts, comme celui du genre humain. C'eſt de-là que la lumiere eſt partie pour éclairer l'Occident ; & nous oſons lui reprocher l'ignorance ! nous barbares encore en tous les genres d'adminiſtration....

RAYNAL.

Je conviens que les Nations les plus induſ-

trieuſes de l'Europe ont pris la plus riche partie de leurs Arts en Aſie. C'eſt là que l'invention en paroît être auſſi ancienne que le genre humain. La beauté, la fécondité du climat y engendra de tout temps, avec l'abondance de tous les fruits, une population nombreuſe. La ſtabilité des Empires y fonda les Loix & les Arts, enfants du génie & de la paix.... La guerre y a ſouvent détruit les monumens du génie ; mais ils y renaiſſent de leurs cendres, de même que les hommes. Semblables à ces eſſaims laborieux, que l'aquilon des hivers fait périr dans les rûches, & qu'on voit ſe reproduire au printems, avec le même amour du travail & de l'ordre ; certains Peuples de l'Aſie, malgré les invaſions & les conquêtes des Tartares, ont toujours conſervé les Arts de luxe avec ſes matériaux.

LINGUET.

Non-ſeulement les Arts de luxe, mais leur Juriſprudenee qui eſt encore auſſi ancienne que l'aſtronomie & les mathématiques ; mais leurs mœurs, mais leur forme de Gouvernement : loin de s'en être dégoûtés par une expérience de trois mille ſiécles, ils ne s'y montrent que plus attachés.

RAYNAL.

Ce fut dans un pays ſucceſſivement conquis par

les Scythes, les Romains & les Sarrasins, que les Nations de l'Europe qui n'avoient pu être civilisées, ni par le Christianisme, ni par les Sectes, retrouverent les Sciences & les Arts qu'il ne cherchoient pas. C'est en allant au tombeau de leur Dieu né dans une crêche, mort sur une Croix, que les Croisés en prirent le goût & le rapporterent en Europe.

LINGUET.

Et tels sont pourtant les Peuples que nous calomnions. Ah! cessons, cessons donc d'insulter à la raison & au genre humain. Malheureux Galeriens! renfermés dans le plus infect de tous les bagnes, gardons-nous d'outrager nos Maîtres en tout genre; mettons fin à nos puériles lamentations sur la soumission des Asiatiques: tous fangeux encore de la boue des marais septentrionaux qui ont produit nos barbares ancêtres, & garotés des fers absurdes dont ils ont enchaîné leur postérité; rougissons de vouloir apprécier des hommes que la Nature elle-même a posés dans le plus délicieux pays de la Terre, à qui elle a donné un soleil plus serein, un air plus pur, des sens plus vifs, des hommes enfin, qui sont à tous égards, la perfection de l'espece humaine, & auxquels nous serions trop heureux de ressembler.

RAYNAL.

Nous leur aurions ressemblé certainement. C'en étoit fait de la Liberté du Monde entier ; elle étoit perdue, si le Peuple de la Chrétienté le plus superstitieux, & peut-être le plus esclave, n'eût arrêté les progrès du fanatisme des Musulmans, en leur coupant le nerf des richesses. Sans la découverte de Vasco-de-Gama, le flambeau de la Liberté s'éteignoit de nouveau, & peut-être pour toujours. Les Turcs alloient remplacer ces Nations féroces, qui, des extrémités de la Terre étoient venues remplacer les Romains, pour devenir comme eux, le fléau du genre humain ; & à nos barbares institutions auroit succédé un joug plus pésant encore.

LINGUET.

Dites bien plus léger, puisque le Gouvernement le plus heureux en fin de cause, & pour trancher le mot, est celui d'un Despote juste, ferme & éclairé.

RAYNAL.

Quelle extravagance ! ne peut-il pas arriver que la volonté de ce Maître absolu soit en contradiction avec la volonté de ses Sujets ? Alors, malgré toute sa justice & toutes ses lumieres, n'auroit-il pas tort de les dépouiller de leurs

droits, même pour leur avantage? Eſt-il jamais permis à un homme, quel qu'il ſoit, de traiter ſes commettans comme un troupeau de bêtes? On force celles-ci à quitter un mauvais pâturage, pour paſſer dans un plus gras; mais ne ſeroit-ce pas une tyrannie d'employer la même violence avec une ſociété d'hommes.

LINGUET.

Mais s'ils diſent: nous ſommes bien ici; s'ils diſent même d'accord: nous ſommes mal, mais nous y voulons reſter.

RAYNAL.

Il faut tâcher de les éclairer, de les détromper, de les amener à des vues ſaines, par la voie de la perſuaſion, mais jamais par celles de la force. Le meilleur des Princes qui auroit fait le bien contre la volonté générale, ſeroit criminel, par la ſeule raiſon qu'il auroit outre-paſſé ſes droits; il ſeroit criminel pour le préſent & pour l'avenir: car s'il eſt éclairé & juſte, ſon ſucceſſeur, ſans être héritier de ſa raiſon & de ſa vertu, héritera ſûrement de ſon autorité, dont la Nation ſera la victime. Un premier Deſpote juſte, ferme, éclairé eſt un grand mal: un ſecond Deſpote juſte, ferme, éclairé, ſeroit un plus grand mal: un troiſieme qui leur ſuccéderoit avec

ces grandes qualités, feroit le plus terrible fléau dont une Nation pourroit être frappée. On fort de l'efclavage où l'on eft précipité par la violence : on ne fort point de celui où on a été conduit par le temps & par la juftice.

LINGUET.

* Mais fi ces Princes d'âge en âge, favent être juftes, fermes, éclairés, quel befoin auroit-on d'en fortir ?

RAYNAL.

La Nature eft trop avare de ces phenomènes pour y compter. Peuples, ne permettez donc pas à vos prétendus Maîtres, de faire même le bien, contre votre volonté générale. Songez que la condition de celui qui vous gouverne, n'eft pas autre que celle de ce Cacique à qui l'on demandoit s'il avoit des Efclaves, & qui répondit : *des Efclaves ! Je n'en connois qu'un dans ma contrée, & cet Efclave là, c'eft moi.*

LINGUET.

Si ce Cacique étoit efclave de la Loi, je foutiens que les Sultans le font auffi. Le Sultan, le Sophi, font l'Archonte ou le Dictateur que l'on dépofe, en vertu des Loix qu'ils ont violées.

RAYNAL.

Ah ! vous reconnoiffez donc comme moi, la néceffité des Lois fixes & invariables !

LINGUET.

Il n'y a point, je l'ai dit ci-devant, & il eſt impoſſible qu'il y ait de Prince, de Souverain, qui règne ſans Règle & ſans Loi. Pourquoi les Sujets dans un pareil Empire obéiroient-ils à un individu plutôt qu'à un autre ?

RAYNAL.

Mais, qu'eſt-ce que la Loi, ſi ce n'eſt un glaive qui ſe promène indiſtinctement ſur toutes têtes, qui ſe mouvant ſur un plan horiſontal, abbat ſans ménagement tout ce qui lui fait obſtacle.

LINGUET.

Dès qu'un Sultan eſt jugé prévaricateur, ou que ſes Viſirs n'ont pas ſu gagner, par une juſtice ferme, la bienveillance du Peuple, les Janiſſaires renverſent le plat Impérial qu'on leur ſert dans les cours du Serrail : à ce ſigne terrible, il faut que le Souverain abdique, ou que ſes Miniſtres coupables ſoient deſtitués. Tel eſt le terrible effet de la Loi.

RAYNAL.

Ainſi, le Deſpotiſme qui s'élève par des Soldats, périt par eux. La révolte eſt une reſſource terrible, mais c'eſt la ſeule qui reſte en faveur

e l'humanité dans les pays opprimés par le Defpotifme.

LINGUET.

Auffi en Afie, l'infurrection, c'eft-à-dire, un jugement fubit porté par le Peuple, étoit une reffource contre la tyrannie : auffi elle eft dans l'Afie le refuge des Nations opprimées par un Maître aveugle & barbare.

RAYNAL.

Ces entreprifes connues dans les pays foumis aux Defpotes, font rares & difficiles dans les pays où le Prince règne par la juftice, dans les pays où fon autorité a pour principes, pour mefure, & pour règle, des Loix fondamentales & immuables, dont la garde eft confiée à des corps de Magiftrature éclairés & nombreux.

LINGUET.

Eh! Monfieur, ces fantômes, qu'il eft facile, fans doute de revêtir d'une apparence impofante, font devenus les véritables ennemis du Peuple, & les cautions de fon efclavage. Au lieu de rapprocher la Nation du Souverain, ces corps ont formé entre le Peuple & le Prince une barriere impénétrable, deftinée en apparence à fervir uniquement de canal à fes cris, pour les porter jufqu'aux pieds du Trône; ils ne font devenus

qu'un tuyau long & ſourd qui les abſorbe, ou qui du moins les dénature. Ce ne ſont jamais ſes intérêts dont ils ſont occupés; c'eſt leur avantage perſonnel dont ils ont toujours été uniquement & excluſivement jaloux. C'eſt pour leurs priviléges ſeuls qu'ils ont élevé la voix; & ce qu'il y a d'étrange, c'eſt que quand leurs demandes ou leurs uſurpations ont éprouvé de la réſiſtance, ce même Peuple qui en étoit la premiere victime, eſt devenu l'arme avec laquelle ils ont voulu la ſoutenir. Ce ſont ſes malheurs dont ils ſe ſont fait une reſſource pour forcer le Souverain à conſacrer leurs chimeres. Ils lui ont reproché d'être Tyran, dès-qu'il s'eſt refuſé à tolérer leur tyrannie. Voilà l'heureux effet de ces belles inſtitutions féodales, de ces tribunaux dévorans dont l'Europe & la Chine ſont peuplées.

RAYNAL.

Mais qu'eſt-ce que des Loix, ſans gardiens, ſans dépoſitaires, ſans voix qui puiſſent en réclamer l'exécution? Mais, qui ſe plaindra donc ſous les verges de l'oppreſſeur? Sera ce le particulier? N'eſt-ce pas irriter le Deſpote, l'exciter à frapper juſqu'au dernier ſoupir la victime? A ſes yeux, les cris de la ſervitude ſont une rébellion. On les étouffe dans une priſon, ſouvent même ſur un échaffaud. L'homme qui revendi-

queroit les droits de l'homme périroit dans l'abandon ou dans l'infamie. On est donc réduit à souffrir la tyrannie sous le nom d'autorité. Vous voyez, Monsieur, si les corps intermédiaires ne sont pas nécessaires.

LINGUET.

L'administration la plus douce, la meilleure, la plus sage, la plus humaine, est celle qui n'en a point, celle où l'ordre est rétabli aussi promptement qu'il a été enfreint. C'est celle où il existe une autorité prépondérante qui peut suivre sans cesse le coupable, & qu'aucun obstacle n'empêche de le saisir, quel qu'il soit, au moment même où il a consommé son attentat.

RAYNAL.

Oui, je le répéterai toujours, la meilleure administration est celle où les ennemis d'un Souverain se montrent les ennemis de la Nation; où ils se trouvent arrêtés dans leurs projets par toutes les forces de la Nation, parce qu'en s'élevant contre le Chef de l'Etat, ils s'élèvent contre les Loix, qui sont les volontés connues & immuables de la Nation En deux mots, Monsieur Linguet, pour être heureux, il faut être libre, & la liberté d'un Citoyen consiste à n'o-

béir qu'à des Loix, à la sanction desquelles il a concouru....

LINGUET.

Cela est faux encore; car un Citoyen de Rome ou d'Athènes qui étoit malade ou absent quand la Loi avoit été portée, qui par conséquent n'avoit pu contribuer à l'approuver, n'étoit pas plus esclave que ceux de ses compatriotes dont on avoit reçu le suffrage.

RAYNAL.

Je répete mon assertion & j'achève. La liberté d'un Citoyen consiste à n'obéir qu'à des Loix, à la sanction desquelles il a concouru, ou a été appellé à concourir, soit individuellement, soit collectivement. Or, tout Citoyen malade ou absent est censé avoir été appellé de maniere ou d'autre, dans un pays où tous les Citoyens nomment leurs représentans pour faire les Loix.

LINGUET.

Le caractère du vrai Citoyen est sans doute de respecter les Loix & les Magistrats: insulter les unes dans la personne des autres, est l'emportement d'une vile populace, qui se croit libre comme le chien, quand il a sauté avec sa chaîne;

& qu'il a trouvé le moyen d'en blesser son maître.

RAYNAL.

Vous admettez donc que le chien *se croit libre* en secouant sa chaîne, & ne l'est pas pourtant, quoiqu'il en ait blessé son maître. Mais à quoi bon cette comparaison que vous faites des hommes aux chiens ? Quel rapport ? *Le plus docile des animaux*, dites-vous, *est le plus courageux*, *au lieu que le plus lâche, le plus méprisable de tous, le singe est aussi le plus insolent.* Que voulez-vous dire ? qu'on est courageux, quand on porte sa chaîne avec docilité, que le courage des Peuples est dans un esclavage docile, & que ceux qui réclament contre le despotisme le secours des loix & la liberté qui en est le fruit, sont des singes insolents & méprisables.

LINGUET.

Monsieur, je prêche l'obéissance aux Peuples, & la justice aux Princes....

RAYNAL.

Vous avez prêché les douceurs de l'esclavage aux premiers, & la sagesse du despotisme aux

féconds : vous avez dit au Peuple à-peu-près comme le Chien au Loup :

Quittez les Bois vous ferez-bien ;
Vos pareils y sont misérables,
Cancres, heres & pauvres Diables
Dont la condition est de mourir de faim.

« Nous vivons de pain, nous autres Occiden-
» taux ; notre existence dépend de *cette drogue*
» dont la corruption est le premier élément,
» que nous sommes obligés d'altérer *par un poi-*
» *son*, pour la rendre moins mal-saine :

Suivez-moi, vous aurez un bien meilleur destin.
. . . .
Flatter ceux du Logis, à son maître complaire ;
Moyennant quoi, votre salaire
Sera force reliefs de toutes les façons,
Os de Poulets, os de Pigeons,

« En-Asie, la porte de tous les Caravanserais,
» avez-vous dit, est ouverte aux Voyageurs sans
» argent ; il n'y a pas jusqu'à la nourriture, dans
» ces pays fortunés, qui ne se ressente de l'in-
» fluence vigoureuse de la liberté : elle y fait
» pour les corps, ce que le Gouvernement, les
» mœurs, & toutes les institutions morales y
font

» forit pour les ames. *On n'y vit que de riz* ; » c'eſt un des bienfaits les plus ſignalés de la Na- » ture, ainſi qu'un des plus ſages traits de la po- » litique, de n'y avoir jamais laiſſé connoître » le bled ».

Mais qu'a répondu le Peuple à M. Linguet, diſcourant ainſi ſur les avantages du *Riz*, *os de Poulets*, *os de Pigeons*.

> Chemin faiſant, il vit le col du chien pelé.
> Qu'eſt-ce que cela, lui dit-il ? Rien. Quoi rien ?
> — Peu de choſe !
> Mais encore ? — Le collier dont je ſuis attaché.
> *Attaché* ! dit le Loup : vous ne courez donc pas
> Où vous voulez ? — pas toujours ; mais qu'importe ?
> — Il importe ſi bien, que de tous vos repas
> Je ne veux en aucune ſorte,
> Et ne voudrois pas même à ce prix un tréſor.
> Cela dit, maître Loup s'enfuit & court encor.

M. Raynal a auſſi quitté Me. Linguet aſſez bruſquement après cette citation de l'apologue du bon Lafontaine.

Me. Linguet, honteux peut-être, mais non converti, a dit depuis que, « pour bien ap- » précier les Gouvernements & les Libertés, les » tours de la Baſtille étoient un excellent téleſ- » cope qui lui manquoit alors.

Le téleſcope de M. Linguet vient d'être briſé.

D

rendons-en grâces à Dieu, aux Gardes-Françaises, & aux braves Citoyens de la Garde de Paris, protecteurs de la liberté.

Et disons ici avec le Baron de Trenck ; « qu'ils » sont malheureux les habitans des pays où les » expressions du pouvoir absolu passent comme » une monnoie courante ! Qu'ils sont à plaindre, » quand on peut ordonner le silence à la voix de » la justice, & décider, sans espoir de retour, » de la vie, de la fortune, de l'honneur d'un » Citoyen !

FIN.